





© Dorianne Noriega

En 2040, la morphologie des villes a certes peu changé, mais les fonctions sont radicalement différentes de celles que nous pouvons connaître aujourd'hui : elles présentent des usages, une organisation et un rapport à leur territoire différent. Les villes tendent à devenir polynucléaires, réticulaires, autonomes, résilientes, intégrantes, intégrées, biomimétiques, circulaires, de taille moyenne, accessibles, bien équipées... À cela, il est possible d'ajouter biosourcées, biodynamiques, voire biodégradables, non esthétiques (dans le sens éloigné du style haussmannien), mais adaptables et adaptées au changement climatique où la notion de bonheur et de bien-vivre constituent des fils directeurs aux actions menées en matière d'urbanisme, d'aménagement ou plutôt de ménagement du territoire.

Les limites – physiques, institutionnelles ou d'usages – ont fondamentalement muté, à l'image de leurs fonctions essentielles (habitat, activités socio-économiques et décisionnelles, déplacements, équipements et services...) qui ne se limitent plus à un lieu central, cloisonné et dominant, mais favorisent plutôt les complémentarités et la modularité des futurs espaces urbains. Le rapport à la périphérie a également évolué, les espaces sont physiquement plus imbriqués et étroitement liés, renforçant par la même occasion la capacité d'autonomie et de résilience des villes. Le rapport au territoire ou à la biorégion s'articule en réseaux et leur gouvernance s'y est adaptée, favorisant les coopérations et complémentarités entre les différents pôles urbains et leurs espaces d'interdépendance.

Les villes sont également radicalement différentes dans leur mode de conception. Aux modèles de développement urbain (*smart city*, ville zéro carbone, ville sans voitures...) s'opposent de nouveaux modes de faire privilégiant l'expérimentation, le tâtonnement, le caractère éphémère des aménagements : le droit à l'erreur s'impose dans les projets, plus que les finalités ou l'immédiateté des résultats, c'est l'urbanisme tactique qui

s'instille progressivement dans la planification et la programmation urbaine.

Cette nouvelle façon de concevoir les villes de demain doit forcément s'accompagner d'une révision des procédures en matière d'urbanisme et d'aménagement, plus adaptées à ces enjeux nouveaux et permettre une possibilité d'expression plus grande des habitants/usagers, car cette vision d'un urbanisme tactique voit également les populations devenir davantage acteurs de la cité, cultivant aussi bien leurs relations avec la nature que le vivre-ensemble.

La ville de demain se construit ainsi pas à pas, dans un état d'adaptabilité permanent. Dans la mise en œuvre de cette vision, l'éducation et la formation à de nouveaux métiers constituent des leviers importants dans ce changement de paradigme : si les effets du dérèglement climatique et de la crise sanitaire déterminent le changement des comportements et des pratiques de demain, ce changement sociétal ne peut s'opérer sans l'aide essentielle d'une éducation et d'une formation adaptées aux futurs enjeux environnementaux. Cela soulève cependant la question des valeurs communes sur lesquelles fonder ce futur désirable : comment les notions de bien-être, de bien-vivre, de diversité ou de temporalités peuvent-elles devenir les normes des villes de demain ?

En invitant la nature en ville et en s'inspirant du vivant comme modèle, la ville qui en découle ne peut qu'offrir des perspectives favorables de bien-être et de bien-vivre à ses populations, ne serait-ce que grâce à l'agrément environnemental induit, mais surtout grâce à son fort potentiel de résilience face aux conséquences des crises actuelles. Or, à ce jour, il semble que les habitants des villes demeurent plus que jamais des étrangers face à la nature, mais, de fait, vivant dans la nature, est-ce là sans doute une source de profond mal-être à reconsidérer et à naturellement corriger afin de vivre heureux dans les villes de 2040... ■ Pierre Clap et Benjamin Gracieux